

La géographie de demain est ailleurs

Espace mobile du nomadisme généralisé

Retaillé D.¹

¹ Université de Rouen - Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Laboratoire Ailleurs - 76821 Mont Saint Aignan Cedex
denis.retaille@univ-rouen.fr

Résumé

La géographie de demain est ailleurs et non en terre déjà connue et qualifiée. Une migration attendue du centre n'est plus guère prévisible malgré la sinophilie et l'indophilie récentes, pas plus qu'une philosophie de la géographie et de l'histoire réunies n'est défendable. C'est qu'il n'y a plus de centre au monde. Mais il reste un vide dans le tableau hégélien qui nous gouverne encore, là où l'histoire (géographique) n'a pas eu lieu, en Afrique. L'africamania contemporaine pourrait laisser croire que dans cet espace de nouvelles ressources gisent inexploitées (fantasmes). Ce n'est pas ce que nous allons y chercher, parce que l'Afrique a une histoire qui est aussi celle du monde et que la réification culturaliste n'apporte pas grand-chose en dehors de chimères. Cependant, en Afrique, nous pouvons trouver ce que faute de mieux nous appellerons de l'africaine (avec une minuscule) pour parler de manière, de méthode ou encore de « concepts » à propos de l'espace mobile dont nous voulons cerner la nature.

Notre géographie a toujours eu pour but de transformer en figures la terre, ses formes, ses habitants et leurs œuvres. Derrière le tableau et le recensement, la recherche de l'ordre fut une constante comme condition de connaissance et d'action : une géographie de sédentaires, paysans et soldats d'Empires puis d'États à la recherche de la sécurité et de la puissance. Deux systèmes de références ont été conjointement utilisés dans cette opération : la surface de la terre elle-même, dans son allure différenciée, et l'espace pur que l'on dira méthodologique ici. Cette double extériorité permet l'objectivation donc la science et la loi, la prévision. La géographie et la géopolitique qui en sont ressorties ont pourtant vécu.

Si la terre est finie, le monde, lui n'est pas ou plus borné malgré les efforts persistants de découpage, comme aujourd'hui en aires culturelles géopolitisées après les blocs ou quelques autres formes d'empires. Il est en mouvement dans toutes les directions. Le jeu à somme nulle de la succession des puissances, laisse la place à un écheveau d'itinéraires croisés et recroisés qui se défait et se refait sans cesse. Pour tout dire, l'espace devient mobile et nous en avons un modèle avec l'africaine considérée jusqu'alors comme inachèvement et qui pourrait fournir les moyens d'une reprise de la géographie autrement. Si le monde devient nomade plus que métaphoriquement, les deux hypothèses, temporelle de

l'incertitude et spatiale de l'ouverture nous fournissent, par le temps et l'espace africains, une base d'expérience pour la définition du lieu, de la distance et de la proximité, de l'unité et de la différence, de la densité et du vide...

Qu'il s'agisse des nomades ou des sédentaires de nos catégories descriptives, seule la mobilité en a permis la survie dans des conditions qu'il faut expliciter. Notre axiomatique géographique commune nous interdit de le comprendre. Nous essaierons de le faire, cependant, en passant par un « nomadisme » et une « sédentarité » théoriques qui cernent la nature sociale, politique et pour finir culturelle de l'espace. En évitant de réifier la culture dans des formes authentiques et pérennes pour n'y trouver que des capacités à rationaliser et simplement vivre en rendant à peu près cohérents ce que l'on vit et ce que l'on sait ou croit savoir, nomades et sédentaires africains nous aideront à comprendre le monde mobile que nous ne savons décrire qu'en termes de crise. Or, désormais, l'imprévisible et peut-être l'improbable sont plus sûrs que tout. Pour finir, c'est une nouvelle axiomatique qui apparaîtra comme résultat, une manière de tracer les contours d'une culture justement, et pour nous une culture de l'espace, de la distance, du lieu. Ce que nous devons essayer de produire en examinant ce qui apparaît encore comme un oxymore : la géographie spontanée.

D'un côté la « géographie des savants » en relève. Elle est un résumé des apprentissages reçus communément par le truchement des géographies scolaires, assurée dans ses catégories et principalement fondée sur l'évidence passée au savoir commun. Mais ce n'est pas la « petite géographie des savants » qui nous retient. L'autre géographie spontanée, celle du commun justement, la « profonde », la profondément sociale, la profondément « structurale » relève, quant à elle, du processus d'agrégation résultant de micro-décisions dont les « raisons » plus que les causes nous importent. Elles sont souvent circonstancielles et adaptées à l'incertitude ; elles ne valent que dans l'ouverture et l'inachèvement spatiaux. Leur rationalité qui permet justement l'agrégation, dénote une culture de la distance au sens structural. Et l'on voit ainsi des lieux se déplacer, se défait et se recréer dans des sites différents sans pour autant perdre leur unité. De là l'espace mobile, mais de là aussi l'identité par la localité (polycalité) et d'incertaines associations provisoires que l'on peine à appeler « sociétés » sans qu'elles relèvent pour autant du communautarisme « tribal ».